ASSEURS DE PUB
revue de l'environnement mental

LA DÉCROISSANCE

2€20

Le journal de la joie de vivre

Le vrai visage des Anonymous

1er journal d'écologie politique

LA DÉCROISSANCE, PUBLIÉE PAR CASSEURS DE PUB
N°88 - avril 2012 - 2,20 €

BEL : 3,20€ - DOM/A : 3,80€ - D : 3,40€ - CH : 4,20 FS - CAN/A : 5,75 $ cad - NCAL/S : 650 CFP - POL/A : 750 CFP

Page 5

Marion Cotillard l'écotartufette

La France défigurée

Page 8

Où va l'humanité selon la thermodynamique

Page 10

Débat : La simplicité volontaire comme faux-ami ?

Page 14

L 16937 - 68 - F: 2,20 €

Droits de la nature : un nouveau paradigme occidental ?

Un lecteur suisse de Pompaples, Mathieu Glayre, membre du Réseau des objecteurs de croissance, nous écrit pour répondre à la chronique du petit philosophe, Fabrice Flipo, publiée dans le numéro 87 de La Décroissance sous le titre « Pour ou contre les "droits de la nature" ? »

Afin de continuer l'intéressante réflexion proposée par Fabrice Flipo, il me semble potentiellement fécond d'approfondir la direction qu'il prend au début de son article, en signalant que c'est récemment, et dans les Andes, qu'est apparu le thème des « droits de la nature ». Je signalerais tout d'abord que cette apparition ne me semble récente que d'un point de vue occidental, c'est-à-dire que c'est sa formulation en termes de droit et son apparition dans l'espace public, politique et médiatique qui est récente. Il s'agit en quelque sorte d'un *coming out*, rendu possible par la force politique des mouvements indigènes andins depuis une dizaine d'années, particulièrement en Bolivie et en Équateur. Car ce paradigme me semble provenir clairement des peuples indigènes andins, de leurs cosmovisions et de leurs luttes. À ne pas prendre conscience de l'origine de cette thématique, on risque de passer à côté de ses potentialités les plus intéressantes et fécondes.

Si l'idée de « droits de la nature » existe depuis longtemps dans les sociétés andines (et dans d'autres), c'est probablement parce que, contrairement aux nôtres, ce ne sont pas des sociétés humanistes et anthropocentriques (deux faces d'une même monnaie ?). Lorsque M. Choquehuanca, ministre des Affaires étrangères de la Bolivie et indigène aymara, s'exprime au sujet de la cosmovision de son peuple, il signale que l'être humain n'en est pas le centre, qu'il n'est qu'un élément du cosmos parmi d'autres, ne possédant pas une valeur supérieure. Les êtres humains semblent, pour ces communautés, s'inscrire dans un réseau de réciprocités avec les autres êtres, qui pour nous peuvent être animés (animaux) ou pas (plantes, montagnes, rivières, voire maladies), et avec lesquels la communauté humaine entretient des relations que l'on pourrait qualifier, en nos termes, de droits et de devoirs.

Des devoirs

Il me semble donc dommage de botter en touche la réflexion sur la notion de devoirs, surtout en le justifiant par le fait que *« sous la Révolution française, les partisans des "devoirs de l'homme" étaient les réactionnaires »* ayant le souci de garantir l'autorité établie. Si l'on devait se défaire d'une idée dès qu'elle est adoptée par un groupe de fâcheux, nous en resterait-il beaucoup ?

Il me semble que le petit philosophe a raison, lorsqu'il signale – pour récuser ensuite trop rapidement cette idée de *« devoirs humains »* – que : *« dire que les droits sont premiers, c'est dire que l'ordre social qui doit les garantir est second, et doit se plier au respect de ces droits, quand bien même cela remettrait en cause l'ordre établi »*. (En passant, est-il vraiment possible de séparer un ordre social des droits qu'il crée et prétend garantir ?) N'y a-t-il pas dans cette réflexion un soubassement philosophique libéral propre à l'Occident, qui considère comme atome social de base, comme essence civilisationnelle, l'individu, seul, autonome et isolé de son groupe social qui ne vient qu'ensuite ? En Bolivie, au contact des peuples indigènes, il m'a semblé comprendre que c'est le groupe qui est premier et non pas l'individu. Les devoirs de l'individu envers le groupe semblent primer sur ses « droits », qui découlent de l'accomplissement des devoirs envers le groupe. En somme, ce n'est pas, comme dans nos sociétés, l'individu qui doit être protégé des abus de la société (par des droits), mais bien le groupe qui doit être protégé contre les abus « individualistes » de ses membres (par des devoirs). Si je m'en souviens bien, dans son texte intitulé en français *Leur civilisation et notre délivrance*, parlant de la société indienne traditionnelle, Gandhi signale également que les droits n'existent pas en eux-mêmes, mais découlent des devoirs assumés envers la collectivité. La notion de devoirs n'est donc peut-être pas intrinsèquement seconde par rapport à celle de droits, mais elle l'est bien dans notre manière de voir les choses. Et ce choix cardinal me semble déterminer des types de sociétés très différentes, avec chacune ses avantages et ses inconvénients.

Car il ne s'agit certes pas de considérer que les sociétés indigènes andines ou la société indienne traditionnelle soient – ou aient été – des sociétés parfaites. Les systèmes sociaux de ces sociétés « bio-centristes » ont des conséquences qui nous semblent extrêmement problématiques : les pressions et le contrôle social, les lourdes traditions souvent injustes vis-à-vis de certains groupes, en particulier les pauvres et les femmes, en un mot, la limitation de nos sacro-saintes libertés individuelles. Mais nos modèles sont-ils intrinsèquement supérieurs ? Leurs excès sont-ils pires que les nôtres ? Et ces excès, sont-ils bien des excès, où sont-ils plutôt des problématiques structurelles de ces deux types de modèles de relations entre l'individu et le groupe ?

Il me semble que le débat mériterait d'être lancé. Afin de sortir de sa profonde crise multidimensionnelle, l'Occident pourrait se laisser féconder par d'autres sociétés comme il les a violées depuis plusieurs siècles. Le changement serait pour le moins radical. Faire l'impasse sur cette réflexion ne consisterait-il pas à continuer *a priori* les sociétés non modernes comme inférieures aux nôtres, et à promouvoir, inconsciemment mais de fait, un néo-colonialisme intellectuel autant qu'économique, social, politique et culturel ? La question clé n'est donc peut-être pas, ou pas seulement, celle des droits de la nature, mais la notion même de droits et ses fondements libéraux, fondés sur l'individu.

Où va l'humanité ?

D'après l'astrophysicien François Roddier, l'évolution de l'humanité suit celle de l'univers. Elle obéit aux lois de la thermodynamique.

Vous êtes astrophysicien et auteur d'un livre connu de nos lecteurs, *Le Pain, le Levain et les Gènes*, dans lequel vous apportez des arguments en faveur des idées de la décroissance. Qu'est-ce qui vous a conduit vers ces idées ?

François Roddier : Les lois de la thermodynamique. En tant qu'astrophysicien, je me suis intéressé à l'évolution de l'univers. Celle-ci suit les lois de la thermodynamique, une branche de la physique qui étudie la dissipation de l'énergie, c'est-à-dire sa transformation en chaleur. L'univers crée des objets, galaxies, étoiles, planètes, qui évoluent en dissipant de l'énergie. Il en est de même des organismes vivants en biologie[1]. Il est clair que les lois de la thermodynamique s'appliquent aussi à l'homme et aux sociétés humaines.

Que disent les lois de la thermodynamique ?

La thermodynamique classique, telle qu'on l'enseigne dans les écoles, est utile pour fabriquer des moteurs, mais elle ne nous apprend pas grand-chose sur la vie. Dans les années 1950, le physicien belge Ilya Prigogine a développé une théorie des structures dissipatives, incluant aussi bien les étoiles que les organismes vivants. La vie peut être considérée comme une sorte de combustion lente. Nous dissipons les calories que nous absorbons dans nos aliments. La chaleur dissipée maintient la température de notre corps à 37 °C. Nous dissipons aussi de l'énergie lorsque nous utilisons nos muscles. Grâce à sa maîtrise du feu, l'homme dissipe de plus en plus d'énergie en dehors du corps humain.

Que nous apprend la théorie des structures dissipatives ?

Les météorologues puis les physiciens étudiant les écosystèmes se sont progressivement aperçus qu'une structure dissipative tend à maximiser le flux d'énergie qui la traverse[2]. C'est le cas des êtres vivants, y compris nous-mêmes. Et, comme un ensemble de structures dissipatives en interaction est aussi une structure dissipative, cela s'applique aux sociétés humaines.

Qu'est-ce que cela implique ?

Cela implique que nos sociétés, la vie en général et l'univers lui-même évoluent de façon à maximiser leur taux de dissipation d'énergie. Ils obéissent aux mêmes lois. Les calories que nous consommons dans notre nourriture nous permettent de dissiper plusieurs centaines de watts mais, dans nos sociétés consommatrices d'énergie, le Français moyen dissipe environ 6 kW, l'américain moyen 10 kW. C'est une mesure de leur standard de vie. Cette évolution est irréversible bien que nos réserves de pétrole diminuent, et que le climat se réchauffe.

Pourquoi est-elle irréversible ?

Parce que celui qui dissipe l'énergie moins efficacement que les autres est pénalisé. C'est là qu'intervient la sélection naturelle. On peut montrer que c'est un processus thermodynamique[3]. Il favorise les organismes les plus aptes à dissiper l'énergie. La sélection naturelle s'applique aux sociétés humaines comme aux individus.

Y a-t-il un rapport avec le libéralisme ?

Dans une société d'abondance, le libéralisme est la méthode la plus efficace pour accroître le taux de dissipation d'énergie. C'est pourquoi le libéralisme s'est développé dans les pays industrialisés[4]. Favorisé par l'évolution, il s'est étendu à tous les pays industrialisés.

La dissipation d'énergie est-elle liée au progrès économique ?

Tout à fait. Le problème vient de notre vision à court terme du progrès. Lorsque Henri Ford s'est mis à fabriquer des automobiles en série, il n'avait pas prévu que lui et ses successeurs allaient changer le climat. De façon générale, lorsqu'une structure dissipe de l'énergie, elle fait évoluer son environnement. Tôt ou tard, devenue inadaptée à son environnement, la structure s'effondre et doit se réorganiser. De nombreuses sociétés ont ainsi disparu pour ne pas avoir compris à temps qu'il fallait prendre les mesures nécessaires[5]. C'est un processus dont l'importance n'a été perçue qu'en 1987. Le physicien danois Per Bak lui a donné le nom de *« criticalité auto-organisée*[6] *»*. Les structures dissipatives s'auto-organisent par alternance entre l'ordre et le chaos.

Pouvez-vous en donner des exemples ?

Lorsqu'une étoile comme le Soleil a fini de transformer son hydrogène en hélium, elle s'effondre pour revivre sous la forme d'une géante rouge. Celle-ci transforme alors son hélium en carbone, azote et oxygène, les éléments dont nous sommes fabriqués. De même, lorsque nos sociétés auront épuisé nos ressources en pétrole, elles vont s'effondrer pour revivre sous la forme de sociétés nouvelles utilisant des sources d'énergie différentes.

Quelles seront ces sources d'énergie ?

À long terme, seule l'énergie d'origine solaire peut subvenir à nos besoins. Elle le fera sous des formes très diverses (hydroélectricité, éoliennes, photovoltaïque…). La fission nucléaire ne peut guère durer plus d'un siècle. Ses dangers sont de plus en plus évidents. La fusion reste problématique. Elle épuise aussi des ressources naturelles. En revanche, l'énergie solaire est quasi inépuisable (des milliards d'années) mais son débit est limité. L'humanité devra apprendre à l'utiliser de plus en plus efficacement. La limitation du débit est essentielle à la survie de l'humanité. J'ai comparé la vie à une combustion. Le pétrole a provoqué une flambée de la dissipation d'énergie qui continue à ravager notre planète. Grâce à son débit limité, l'énergie solaire permet une combustion lente et contrôlée. Elle est essentielle au maintien de la vie sur le long terme.

Ne pensez-vous pas que réduire l'humanité à un processus de dissipation d'énergie est un peu excessif ? Que faites-vous de la spiritualité de l'homme ?

Une structure dissipe d'autant plus d'énergie qu'elle acquiert et mémorise de l'information sur son environnement. Les organismes vivants mémorisent cette information dans leurs gènes. Les animaux évolués mémorisent aussi de l'information dans leur cerveau. On parle alors d'apprentissage. Chez l'homme, ce processus est devenu dominant. L'humanité dans son ensemble prend peu à peu conscience de son environnement. Pour la première fois de l'histoire, elle s'inquiète de sa survie à long terme. C'est là que la spiritualité intervient. Chez l'homme, elle joue un rôle essentiel.

La thermodynamique permet-elle d'expliquer les inégalités sociales ?

Les sociétés humaines s'auto-organisent comme toutes les structures dissipatives. Les physiciens ont montré que le mécanisme est analogue à celui des changements d'état de la matière. Un cristal de neige est un magnifique exemple d'auto-organisation. Dans le cas des structures dissipatives, le processus est celui de la condensation au point critique, d'où le terme de *« criticalité auto-organisée »*. Au-delà de certaines conditions de température et de pression, appelées point critique, un liquide et sa vapeur deviennent identiques. Lorsqu'une société dissipe de l'énergie, les richesses se condensent comme un fluide au point critique. Semblables aux molécules d'un gaz, les riches monopolisent toute l'énergie et restent libres d'agir. N'ayant plus accès à l'énergie, les pauvres perdent leur liberté, comme les molécules prises dans le liquide. En science économique, la distribution des richesses suit la loi de Pareto, une loi tout à fait semblable à celle qui décrit la distribution de densité des molécules dans un brouillard appelé « opalescence critique ». Les physiciens savent qu'au point critique les inégalités de densité se mettent à croître très vite. On peut donc s'attendre à un comportement semblable des inégalités de richesse, si rien n'y met fin.

Comment y mettre fin ?

L'histoire montre que cela finit par des banqueroutes, des famines, des épidémies, des révolutions ou des guerres. Elles obligent les sociétés à se restructurer. L'histoire est une répétition sans fin du même processus, l'alternance entre l'ordre et le chaos dont j'ai parlé plus haut. Le problème est que plus vite une société se restructure, plus vite elle fait évoluer son environnement et plus tôt elle doit se restructurer. Un bon exemple est la course aux armements. Cela entraîne que l'évolution ne cesse de s'accélérer. On retrouve ce processus en biologie sous le nom d'effet de la Reine Rouge, en référence au texte de Lewis Carroll[7] dans lequel la Reine Rouge dit : *« Ici, il faut courir le plus vite possible pour rester sur place. »* En biologie, cet effet conduit à l'extinction des espèces. En histoire, il conduit à l'effondrement des sociétés.

Peut-on éviter les effondrements de sociétés ?

Les phénomènes que j'ai décrits sont des phénomènes statistiques auxquels l'humanité peut difficilement échapper. Toutefois, la statistique ne s'applique plus si les sociétés humaines évoluent vers une société unique d'individus, tous solidaires et conscients des processus que je viens d'exposer. Il semble qu'une telle prise de conscience soit en train de naître grâce aux mouvements écologistes et à la reconnaissance des conséquences du réchauffement climatique[8]. Peu à peu nous réalisons que nous sommes tous dans le même bateau, la Terre, sorte de vaisseau spatial dont il nous faut solidairement prendre soin. Il reste cependant encore beaucoup de progrès à faire, mais l'évolution ne cesse de s'accélérer.

NB : Pour en savoir plus sur le sujet, un livre de François Roddier intitulé *Thermodynamique de l'évolution* est à paraître aux éditions Parole. Voir page 14.

1 - Voir par exemple le livre d'Éric D. Schneider et Dorion Sagan intitulé *Into the cool* (Univ. of Chicago Press, 2005) dont on peut lire des extraits (en anglais) sur le web (http://www.intothecool.com).

2 - Pour les physiciens : Axel Kleidon, Ralph D. Lorenz (*edit.*), *Non-equilibrium Thermodynamics and the Production of Entropy*, Springer, 2005. Pour un public plus large, voir l'ouvrage de François Roddier cité en nota bene.

3 - Alfred J. Lotka semble avoir été le premier à le reconnaître dans une série de deux articles en anglais intitulés « Contribution to the energetics of evolution » et « Natural selection as a physical principle » (*PNAS*, vol. 8, p. 147 et 151, 1922). Ces articles sont accessibles sur le web (http://www.pnas.org/cgi/reprint/8/6/147.pdf et http://www.pnas.org/cgi/reprint/8/6/151.pdf).

4 - L'Angleterre a été le premier pays à s'industrialiser grâce à la machine thermique de Watt. Elle a été aussi le premier pays à libéraliser son économie. Adam Smith est considéré comme le père des théories libérales.

5 - Jared Diamond, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard, 2006.

6 - Per Bak, *Quand la nature s'organise* (Flammarion, 1999).

7 - Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, tome II : *De l'autre côté du miroir*.

8 - Raphaël Mathevet, *La Solidarité écologique, ce lien qui nous oblige* (Actes Sud, 2011).

Lectures

Notre conseil

Les éditions La Découverte publient en format poche *La Décroissance. Dix questions pour comprendre et en débattre*, de Denis Bayon, Fabrice Flipo et François Schneider (254 pages, 10 euros). C'est à notre avis le meilleur ouvrage, le plus simple, le plus pédagogique et surtout le plus objectif, pour comprendre l'histoire du mouvement de la décroissance. Avec une postface inédite de notre chroniqueur Denis Bayon. V. C.

Notre conseil (2)

Le dernier livre de François Roddier sera essentiel aux objecteurs de croissance. Le physicien et astronome décrit comment la dissipation de l'énergie régit l'univers, jusqu'aux sociétés humaines. L'objectif y est la vitesse de dissipation maximale de l'énergie dans la lutte pour la vie. C'est l'« effet de la Reine Rouge ». Les molécules, comme les sociétés humaines, s'agrègent, jusqu'à constituer des empires pour ces dernières (romain hier, étatsunien ou européen aujourd'hui). Mais une fois devenues trop importantes, ces mégastructures ne peuvent plus s'adapter assez rapidement aux changements de leur environnement. Devenues totalement instables, elles se dissolvent alors, non pas progressivement, mais comme une nuée de papillons. Un minuscule élément déclencheur pouvant en être le détonateur. Loin d'une approche déterministe, la démonstration de François Roddier nous aide à comprendre que c'est en partant de la réalité, et non pas de projections illusoires, que nous ferons face à la déplétion des ressources naturelles. Les conclusions du scientifique renvoient à celles de la décroissance. Un livre pas toujours évident pour tous mais très (très) important. V. C.

François Roddier, *Thermodynamique de l'évolution, un essai de thermo-bio-sociologie*, Éd. Paroles, 2012 (19 euros).

David Thoreau

Walden ou la Vie dans les bois, de l'Américain Henry David Thoreau (1817-1862), est un peu le livre de chevet des objecteurs de croissance ; un texte de référence quand on s'intéresse aux fondements de la simplicité volontaire. Les éditions Finitude nous invitent aujourd'hui à plonger dans les prémices de la pensée poétique et philosophique de l'auteur, en traduisant trois années (1837-1840) de son journal, premier volume d'un ouvrage de 7 000 pages en tout. Ce recueil est un voyage au cœur de la vie quotidienne (très contemplative) d'un intellectuel du XIXe. Puisque les beaux jours sont arrivés, nous citerons « Le paradis sur terre », une pensée heureuse datée du 6 janvier 1838 : *« Nous devrions contempler le cycle des saisons qui revient immanquablement, éternellement, avec la même sérénité joyeuse qu'un enfant attendant l'arrivée de l'été. Comme le printemps reprend vie depuis tant d'années divines, nous devrions sortir pour admirer et embellir à nouveau notre Eden, sans jamais*

La simplicité volontaire

En ces temps de crise, la simplicité volontaire semble séduire les éditeurs. Nombreux sont les guides qui sortent sur la question. Cela nous a menés à nous réinterroger sur l'aspect individualiste de la démarche pourtant salutaire du pas de côté : « Je pense me mettre à l'abri de la crise en mangeant bio, en ne dépendant plus de la voiture, etc. » Ne risque-t-on pas de tomber ainsi dans l'esprit du « chacun fait ce qui lui plaît » propre à la logique libérale, reléguant aux oubliettes le sentiment d'appartenance à un corps social ? Peu dérangeante pour le système en place, la simplicité volontaire peut-elle aussi devenir un faux ennemi du capitalisme ?

Michel Poulard : Terrifiante est l'aptitude du capitalisme à dénaturer les meilleures intentions, à court-circuiter les plus belles intuitions, à enfermer la volonté personnelle dans une « capsule individuelle », à noyer chacun dans les eaux troubles (et glacées) du calcul égocentrique, ou à engluer l'écologie dans la mélasse des bons sentiments et des « petits gestes ». La prolifération, sans doute rentable, de livres, d'articles sur la simplicité volontaire en dit long sur la volonté de circonscrire la décroissance, à travers sa pratique, à la seule sphère individuelle. Cette réduction s'emploie sournoisement à séparer la simplicité volontaire de son corollaire politique, au risque (délibéré) de la transformer en « tendance » à la mode sur fond d'aimable folklore écolo, prête à l'emploi pour une bourgeoisie « éclairée » avide de calmants doux pour la conscience, ou en une sorte de système D survivaliste qui permettrait, à l'heure des pénuries et des chaos, aux plus « malins » de s'en sortir en usant de tout un arsenal de trucs et astuces. Dans cette optique libérale, il n'y a qu'un pas (vers la barbarie) entre « chacun fait ce qu'il veut » et « chacun se débrouille comme il peut ».

On est bien loin, alors, de la simplicité volontaire reposant sur des valeurs de partage et de solidarité (et tant mieux si, dans ce cas, la satisfaction personnelle est au rendez-vous, nous ne sommes pas des flagellants). Ce pas de côté n'est pas pensé comme un retrait de la société, mais comme un rejet du système qui la transforme en désastre permanent, un moyen de lui nuire, un pas en avant vers un monde meilleur.

Pourtant l'isolement, le petit nombre des convaincus, la difficulté à faire comprendre le sens de la démarche, perçue le plus souvent comme une lubie plus ou moins sympathique selon qu'elle se réclame d'une dimension politique plus ou moins affichée, tout cela peut conduire bien des objecteurs de croissance au confinement de l'acte individuel. Ce repli personnel, familial, communautaire, sous forme de « tribus », de réseaux (parfois tristement virtuels), peut neutraliser la portée subversive de la simplicité volontaire, en brider l'élan généreux. L'autarcie n'est pas l'autonomie, on ne fera jamais « tout par soi-même »… Si je sais faire des jouets en bois, je ne suis ni charpentier, ni liberté qui ne peut avoir de sens que si elle est partagée. C'est le refus de l'asservissement individuel au nom d'un idéal collectif, le refus d'accepter que mon confort personnel puisse nuire gravement à mon semblable. Cette part d'altruisme, essentielle, me semble en opposition absolue avec le système prédateur qui nous opprime. En ce sens, la « pauvreté volontaire » (Ivan Illich) ne peut être que l'ennemi juré du capitalisme. Car la somme rassemblée de toutes ces volontés éparses peut finir par représenter un gros grain de résistance capable de gripper les rouages du système honni.

Mais il faut témoigner, prouver par l'exemple, provoquer la discussion et les conflits (qui ne manqueront pas !), faire circuler les idées, les expériences, créer des relais, des lieux d'échanges et de paroles, affirmer le lien étroit entre simplicité volontaire et décroissance. La simplicité volontaire est une révolte singulière qu'il faut conjuguer au pluriel.

François Ruffin : *« Un échec lamentable »*, ont pleurniché mes copains écologistes après le sommet de Copenhague, à l'automne 2009. Et ils se sont dits *« déçus », « consternés », « écœurés de l'incapacité des pays riches à s'engager »*. Qu'en espéraient-ils ? Si ces grands-messes internationales apportent des petits-mieux – même infimes – , c'est déjà ça. Mais que réclame la question écologique, aujourd'hui ? Des mesurettes, des correctifs - ou une rupture majeure : qu'on limite fermement le trafic aérien, qu'on encadre l'industrie, qu'on impose une mue à l'agriculture, qu'on partage avec vigueur le temps de travail et les revenus, qu'on interdise la publicité, qu'on élève le coût du trans-

Michel Poulard, fabricant de jouets en bois, lecteur de *La Décroissance*.

François Ruffin, journaliste à France Inter (*Là-bas si j'y suis*) et à *Fakir*. Dernier livre : *Leur grande trouille*. (Éd. Les liens qui libèrent, 2011).

Corinne Morel-Darleux, secrétaire nationale à l'écologie du Front de gauche. Dernier livre : *Nos colères fleuriront. Cueillir les fruits de l'émancipation* (Éd. Bruno Leprince, 2012).

port,
conso
« cons
Comm
boulev
planèt
nimité
que le
cette
re ? C
passer
viduel
lective
organi
des pa
tions,
parfois
la « si
don d
renonc
n'est p
beaucc
par cet
ne le m
j'aurai
me her
non pl
recons
du mo
former
de bata
doute
conscie
format
au cap
raient
saires

La sim
j'insist
miser
viduell
Une da
débat a
qui, lor
goutte
Eh bien
chacun
auditeu
pas. Bi
engage
souven
lité plu
proche
neuves
nous
acquer
confian
tiatives
nocive
locales
face à
exempl
trois h
là, sans
lois sur